

COMPLEXITE DU PARLER DU CALAISIS.

La partie septentrionale du Pas-de-Calais fait incontestablement partie du domaine picard. Elle présente cependant des caractères particuliers qui retiennent l'attention et méritent une étude approfondie. On peut se demander pourquoi le picard de cette région est différent de celui des régions limitrophes, le Boulonnais à l'ouest, l'Audomarois au sud.

J'y vois trois raisons essentielles. La première, que tout le monde connaît, c'est sa mitoyenneté avec la Flandre. La frontière entre le Nord et le Pas de-Calais, qui se confond avec l'Aa à ce niveau, sert de frontière linguistique. A l'est, le flamand a été pendant des décennies la langue la plus utilisée dans les campagnes; son usage a sans doute reculé depuis 1945, fin de la seconde guerre mondiale, mais il n'a pas totalement disparu. Son influence s'est exercée avec plus de force à une époque où le picard était, lui aussi, beaucoup plus à l'honneur.

Le second facteur est similaire, mais il s'est manifesté à une époque antérieure. Dans la région située à l'ouest de l'Aa, le flamand a été parlé autrefois, non par tous les autochtones certes, mais de façon sporadique et inégale, difficile à préciser; ce qui est certain, c'est qu'il l'était davantage dans les campagnes que dans les villes. Il reste des traces de ce bilinguisme ancien. La toponymie se révèle à dominance germanique: on peut recenser de nombreux noms en *-kerque*: Nortkerque, Zutkerque, Sainte-Marie-Kerque, Offekerque; en *-hove*: Polincove, Ostove, Cocove; en *-hem*: Tournehem, Bayenghem, Ruminghem; en *-wick*: Audruicq, Salperwick... Les noms français sont peu nombreux: Nouvelle-Eglise et Vieille-Eglise, par exemple, ont remplacé respectivement Hereweghe et Sancti Audomari Kerka.

Des documents anciens révèlent également la présence du flamand. Les Comptes de la ville de Calais, les règlements municipaux de cette ville au XIII^{ème} siècle sont émaillés de termes flamands. Au XVII^{ème} siècle, les registres de la Fabrique de Polincove sont encore rédigés dans cette langue. Mais ces preuves matérielles sont peu nombreuses et ne nous permettent pas d'établir avec précision dans quelle proportion les populations parlaient, qui le flamand, qui le picard, et de suivre l'évolution de chaque dialecte.

Un troisième facteur, moins directement lié à la linguistique, accentue les particularités de ce parler. Le Calaisis a connu une histoire mouvementée. La ville de Calais et toute la bande côtière sur dix kilomètres environ ont été occupées pendant deux siècles par les Anglais. Les exactions de cette armée d'occupation ont provoqué l'exil de la plus grande partie de la population. D'autre part, cette région se compose d'un morcellement de petits pays, la terre de Merck, le comté d'Oye, le pays de l'Angle, le Brédenarde, la terre de Ruminghem, ceux-ci étaient rattachés soit à la Flandre, soit à l'Artois, soit au Boulonnais, et ils ont fait partie des "Pays Bas", avant d'être rattachés définitivement au Royaume de France, en plusieurs étapes, les dernières étant les traités des Pyrénées (1659) et de Nimègue (1678), après un demi-siècle d'une guerre impitoyable qui eut souvent cette région pour théâtre. Bien que la langue des habitants ne varie pas au gré du prince ou de l'occupant, les pillages, les incendies, les combats ont provoqué des mouvements de population, exils, retours, transferts, toutes causes qui empêchent la stabilité et l'homogénéité de la langue.

Ainsi, les témoignages de la langue usuelle ancienne étant très peu nombreux, il nous reste à analyser attentivement la langue actuelle. De fait, celle-ci offre un aspect composite, témoin des langues différentes employées par les populations au cours des siècles.

Avant de présenter les diverses composantes de ce parler, définissons avec précision les limites du domaine qui nous intéresse: au nord, la côte qui longe le détroit du Pas-de-Calais; à l'est, la frontière qui sépare les deux départements et qui coïncide avec l'Aa; à l'ouest, la route nationale Calais-Ardres-Nordausques; au sud, une ligne partant de Nordausques vers Ruminghem. L'analyse que nous ferons concernera le pays rural, car le parler de la côte proprement dite, le parler des marins, possède des caractères spécifiques qu'il convient d'étudier séparément. Ce quadrilatère comprend donc les localités suivantes, du nord au sud et de l'ouest à l'est: Calais, Marck, Oye-Plage, Gravelines, Les Attaques, Guemps, Offekerque, Nouvelle-Eglise, Vieille-Eglise, Saint-Omer-Capelle, Saint-Folquin, Bois-en-Ardres, Nortkerque, Audruicq, Sainte-Marie-Kerque, Ardres, Nielles-les-Ardres, Zutkerque, Polincove, Nordausques, Recques, Muncq-Nieurlet et Ruminghem.

On peut distinguer dans le vocabulaire du picard utilisé dans ce territoire quatre groupes de mots d'origines différentes:

1) Un picard traditionnel composé de mots présents dans tout le domaine picard.

2) Un picard plus local dont beaucoup de termes se retrouvent dans le Boulonnais.

3) Un certain nombre de mots flamands qui n'ont pas pénétré au-delà de ces limites et dont on peut repérer des formes analogues dans le flamand voisin.

4) Substitution de termes français à des mots picards traditionnels.

UN PICARD TRADITIONNEL.

J'ai relevé dans le vocabulaire de ce quadrilatère un certain nombre de mots qui existent partout en picard, tant dans le Nord que dans la Somme. Ils sont nombreux, en voici quelques-uns: èt *achochoné*, "vivre en concubinage"; *apateler*, "donner à manger"; *archelle*, "lien d'osier"; *arcran*, "fatigué"; *arnayer*, "resserrer les douves d'un tonneau en le trempant dans l'eau"; *s'arquinquer*, "se redresser"; *arsouille*, "ivrogne"; *bistouille*, "tasse de café additionnée d'eau-de-vie"; *braire*, "pleurer"; *cacheire*, "fouet"; *cantiau*, "croûton de pain"; *chifarnée*, rhume de cerveau; *chindrée*, "cendrée", matériau dont était fait le sol de la cuisine; *choler*, "faire un travail salissant"; *chahuter*, "frapper un enfant ou jouer avec lui en chahutant"; *clipon*, "bâton"; *couvet*, "chaufferette"; *dégrioler*, "glisser", "tomber à la renverse"; *épeuter*, "faire peur"; *fruquer*, "choisir sa nourriture"; *funquée*, "fumée"; *gail*, "geai"; *guife*, "figure"; *haillon*, "étal de marché"; *s'inraquer*, "s'embourber"; *jouquer*, "être perché"; *malapatte*, "maladroit"; *michorelle*, "perce-oreille"; *mucher*, "cacher"; *paloter*, "bêcher superficiellement"; *rataconer*, "raccommoder grossièrement"; *roie*, "sillon"; *salingue*, "terre sablonneuse"; *tertous*, "tous"; *touiller*, "mélanger"; *trondeler*, "se rouler par terre"; *vertillant*, "énervé, dégourdi". La liste n'est pas close. Je n'ai pas voulu mentionner les termes dont la forme ne différait du français que par la phonétique: *kva*, "cheval"; *injélé*, "transi de froid"; *gambe*, "jambe", etc..

Ces mots appartiennent, on le constate, à tous les registres: la nature, l'activité humaine, la vie rurale. Il se peut que certains de ces mots, bien connus, n'aient pas dans d'autres régions, le même sens, ou qu'ils présentent un préfixe, un suffixe, un vocalisme différents, mais il est facile de repérer l'élément commun qui justifie le rapprochement phonétique ou sémantique.

UN PICARD COMMUN AVEC LE BOULONNAIS.

Une partie du vocabulaire picard de cette région s'oppose à celui employé plus au sud, dans l'Audomarois et en Artois, et se rapproche de celui qui a pu être relevé dans le Boulonnais.

Un exemple typique illustre cette constatation. Tous les Picards connaissent le verbe "archiner" (ou l'une de ses variantes) qui signifie: prendre un repas léger au milieu de l'après-midi. Premier étonnement quand les témoins interrogés ont nié connaître ce mot. Ils ne l'avaient jamais entendu, mais ils employaient une expression d'allure tout à fait française et même assez recherchée: "faire collation" (ou plus rarement "collationner"). Second étonnement quand j'ai constaté que ce phénomène n'était pas propre à ce domaine; à l'ouest de Calais, dans le Boulonnais et en descendant le long de la côte le verbe "archiner" est également remplacé par "faire collation".

Ce n'est pas le seul exemple de ce type. On peut de la sorte, établir un certain nombre de binômes opposant le Calaisais et le Boulonnais à l'Audomarois et à l'Artois. La "terriner" qui recueille le lait avant l'écémage est un *baquet* au nord, une *tèle* au sud; une "vache en chaleur" est dite *saloire* dans la zone étudiée, *inseute* ailleurs. De même, on peut opposer *broutoire/butor*: "vache taurelière"; *parcour/goujar*: "valet de ferme"; *ploutrer/dosser*: "émietter la terre"; *dijeu/cane*: petite "meule de dix bottes de blé"; *agrimelles/mérelles*: "batterie de cuisine"; *parer/térir*: faire "mûrir" des fruits; *cavron/crèque*: "petite prune noire" acide; *craquelin, quelton/crustil*: creton, résidu de la graisse de porc; *rape/naviau*: navet; *espoite/escoudée*: élan; les *po d'chuc* sont des "pois" au nord, des "haricots verts" au sud.

Le Calaisais possède en commun avec le Boulonnais quelques mots picards, inconnus dans l'Audomarois. On peut citer: *gate* signifie soupière, alors que ce nom est seulement l'équivalent de "jatte" dans la Somme, et que beaucoup de régions ne connaissent que cette dernière forme. Deux mots dont j'ignore l'origine semblent n'exister que dans les deux régions: *rétintuer* (Cal.), *leuatre* (Boul.): "lugubre, sinistre". Cette communauté linguistique, Boulonnais-Calaisais, pourrait encore être illustrée par d'autres exemples, parfois masqués par le jeu de la phonétique. Ainsi, le terme *fouant*, désignant la taupe est inconnu des deux côtés; c'est le nom français qui a été partout adopté *top* en Calaisais, *teup* en Boulonnais (la diphtongue [au] se simplifie en [oe] dans le Boulonnais).

UN CERTAIN NOMBRE DE MOTS FLAMANDS.

Une troisième catégorie de mots est constituée par des emprunts ou plutôt des survivances du flamand. Bien que la distance qui sépare l'extrémité ouest de l'extrémité est, soit de 20 km à peine, j'ai pu remarquer que plus on se rapproche de la zone encore flaminguante, plus fréquents, mieux connus sont les termes flamands. Rares le long de la ligne Calais-Ardres, beaucoup plus nombreux déjà à Audruicq, Offekerque, ils sont abondants à Oye-Plage, Sainte-Marie-Kerque, et ils l'ont sûrement été encore plus dans les décennies passées.

Certains de ces termes sont faciles à repérer, car ils n'ont pas été modifiés (ils ont été simplement grammaticalisés) et ils sont encore employés chez nos voisins flaminguants. Des expressions sont, ou plutôt, étaient très familières: un *p'tit betch* ed beurre: "un peu de beurre", un *p'tit clek* ed blé: "le fond d'un sac de blé". En parlant ainsi, les témoins ont parfaitement conscience d'employer des termes flamands, mais il faut reconnaître que, de nos jours, ils les connaissent plus qu'ils ne les utilisent, et s'ils le font, c'est avec un petit sourire entendu, comme pour s'excuser. D'autres noms sont facilement identifiés: *bogar* (fld bogaert) = jardin d'arbres: "verger", *preut*, *preutch*: "du mauvais café", *pap* (= papin en picard): "crème au lait bouilli", "flan", *cot*, *cotch*: un "débarras", une "dépendance". Il va sans dire qu'un nom terminé par -tch est immédiatement reconnu comme flamand et vous pouvez vous essayer à demander un *potch* (e)d café: une "tasse de café", mais votre accent passera difficilement inaperçu. D'autres termes ont une origine flamande moins perceptible à première vue. J'ai pu les déceler grâce aux dictionnaires étymologiques et avec l'aide de locuteurs flamands: *vlu*: "filet pour la pêche en rivière" (De Bo (1), vluwe), *nuch*: nez (flamand (2) neuze), *induriquer*: "embarbouiller" (FEW (3): doordrinken), *drak*: sorte de "watergang" (néerl. de rak), *miresse*: "muguet des bébés" (flamand (2), mieren: picoter), *quester*: "conduire sur le chemin de halage le cheval qui tracte la péniche" (De Bo (1), ketsen), *snaquer*: "tirer par petites secousses " (flamand (2), snakken), *estoupe*: "plate-forme provisoire placée à mi-hauteur de la meule" (Van Dale (4), stoep), *carmestour*: "manège de foire" (flamand (2), kermis toer), *esquiver*: "déchaumer" (De Bo (1), schývelen). On remarquera dans ces mots le maintien de s devant consonne, contrairement à ce qui se produit en français (comparer *stuppa* > étoupe et *stoep* > estoupe). Les verbes *snacquer*, *quester*, *esquiver* montrent l'assimilation complète des formes flamandes qui sont entrées dans notre système verbal. D'autres radicaux sont aussi à l'origine de famille de mots: un *dwel* (dwel/dwil toujours employé chez les Flamands): une "serpillère"; *dwéler*: "laver le sol"; *ingraver*, "s'embourber" doit être rapproché du néerl. *intgraven*, plutôt que du latin *grava*, *dégraver*: se désembourber; le nom *braque*, "binette" a eu certainement

une insertion très ancienne, vu la fréquence et l'étendue de son emploi, le nombre de ses dérivés: *braquer*, *arbraquer* "biner", *braquette*, *arbraquaire*, *braquour*, "binette", *braqueuse* à *(qu)e va*, "rasette".

On peut se demander pourquoi certains termes flamands eurent plus de fortune que d'autres. Citons encore quelques exemples pour illustrer les moyens d'adaptation d'une langue à l'autre. Ainsi le flamand dit: "keunebok" pour le lapin mâle (*bok* étant le bouc). Ce dernier terme est adopté sans transformation. Quant au mâle de lapin, qui se dit habituellement en picard *marl ed lapin*, tout le Calaisis (excepté l'extrémité ouest: Calais, les Attaques) emploie l'expression *bok ed lapin*. Autre forme d'adaptation: la plupart des locuteurs disent *polouche*, pour la louche, (cette polouche est plutôt une cuiller de bois destinée à servir le *papin* "crème au lait bouilli" ou le *codiau*, "lait battu bouilli"). L'expression française connue est "cuiller à pot" et j'aurais attendu la transposition "louche à pot", plutôt que la forme inversée: pot-louche. C'est après avoir entendu l'expression flamande "potlepel" que la formation du nom "po(t) louche" m'est apparue claire et logique; en flamand, le déterminant précède le déterminé. Citons enfin le *berk* (Van Dale (4) *berg*) qui, pour tous les habitants de cette région, patoisants ou non, n'apparaît plus comme du flamand, ni même comme du patois; c'est un terme technique désignant une construction bien précise: hangar métallique fermé sur les pignons, servant à remiser la paille et les instruments de culture; personne ne songerait à désigner ce bâtiment par le nom "grange" comme on le fait dans le Nord. C'est un mot régional que tous ont intégré au français.

Il est difficile de savoir quelle langue est le plus tributaire de l'autre; ainsi les Flamands que j'ai rencontrés à Nieurlet disaient "balancette" pour une balançoire comme les Audomarois et quand les habitants de Millam (près de Watten) traduisent coqueluche par "quennetousse", ils considèrent que ce mot est d'origine flamande, la première partie signifiant enfant. Des flamingants pourraient donner bien d'autres exemples.

SUBSTITUTION DE TERMES FRANCAIS A DES MOTS PICARDS TRADITIONNELS.

J'ai déjà signalé, dans les précédents paragraphes, l'absence de mots dont l'aire d'emploi couvre tout le domaine linguistique picard. Il s'agit de "archiner", "fouant". Pour ces mots, le Boulonnais connaît la même carence, mais dans le Calaisis, celle-ci ne se limite pas à ces deux vocables. D'autres termes sont remplacés par leurs équivalents français, adaptés phonétiquement selon les schémas locaux.

ABSENCE TOTALE DE CERTAINS MOTS

On peut citer les termes suivants: *censier* "fermier", *querre* "tomber", *toudis* "toujours". Le nom *censier* est sans doute connu parce qu'il est employé chez les voisins, mais jamais dans la région même, on lui préfère le français "fermier". Le verbe *querre* si fréquent dans le Nord et la Somme, encore employé en Artois, l'est peu quand on se rapproche de cette région. Je n'ai relevé que le participe passé *kéu* et l'infinitif dans l'Audomarois; dans le Calaisis, aucune forme de ce verbe n'est connue. Lorsque j'évoque devant un témoin de ce domaine, le mot *toudis* on paraît d'abord opiner, mais je constate vite qu'il reconnaît dans cette forme le nom: "taudis". *Toudis* = "toujours" est inconnu. Il en est de même pour *buer*: laver le linge, *l'buée*: la lessive.

PREFERENCE DE LA FORME PHONETIQUE FRANCAISE

Certains mots picards ont la même origine que leur homologue français; leur différence vient uniquement du fait qu'ils ont suivi une évolution phonétique différente. On s'aperçoit que, dans ce cas, le parler de cette zone préfère la forme française: on dit "tonnerre" au lieu de *tonnoire*, "foin" au lieu de *fin*, "avoine" au lieu de *avanne*. Dans d'autres situations, ce parler se singularise par une certaine incohérence. Tantôt, il applique les lois phonétiques du picard, tantôt, il ne les applique pas. Par exemple, à l'ouest de la ligne Saint-Omer - Calais, les consonnes finales *l* et *r* sont amuies dans la plupart des mots. A l'est de cette ligne, dans le Calaisis principalement, on prononce: "avril", "mal", "plaisir", mais *maricha* "maréchal", *gva* "cheval", *Noé* "Noël" sont constants. Le terme soleil garde sa consonne finale, mais dépalatalisée: *l'solèl* et non *solé* comme à Bayenghem ou à Guînes.

ADAPTATION PHONETIQUE DE MOTS FRANCAIS

Malgré ces anomalies, les traits essentiels de la phonétique du picard sont appliqués de façon presque systématique par le patoisant, et ces schémas vont lui permettre "d'habiller à la picarde" des mots français pour lui éviter de faire appel à des radicaux picards. Ces oppositions essentielles sont les suivantes: [ʁ] s'oppose au [s] français, [ɛ] s'oppose à [ã] français, [wo] ou [o] à [wa]. Prenons quelques exemples:

1) Je disais plus haut qu'on ignore "buée", on dit donc "l'échive"; de même, on préfère "agacher" à "endeever", "érichon" à "porképi".

2) Dans les verbes picards, *arsanner* et *étranner*, le parler local adapte les formes françaises, ressembler et étrangler selon les lois phonétiques qui lui sont

familiales, d'où "arsimbler" et "étringler". A noter que *étranner* n'est pas inconnu, mais il est réservé aux animaux: *ch'kyin, il a'étrané ch'glaine*, "le chien a étranglé la poule".

3) De même, aux picards *abayer* et *atuire*, le parler du Calaisis préférera "abo.yer" et "tuto.yer". Le nom "gauguer" est inconnu, tout comme les "gaugues": noix. Ce fruit est connu sous le nom *no* puisque ici, [o] = [wa] et de même *noyer* se dira *no.yer*. Ajoutons deux traits pour lesquels cette région s'oppose aux traditions phonétiques du picard. Je n'ai jamais entendu *cose* mais *chose*, *acater* mais *achéter*, *camb(re)*, mais *chamb(re)*. Par contre, les autres mots où français et picard opposent [a] et [k] sont conformes au picard: *quémise* "chemise", *camp* "champ", *caud* "chaud", *carreton* "charretier". La seconde remarque concerne autant le Boulonnais que le Calaisis: les consonnes finales sonores ne s'assourdissent pas, alors que ce phénomène constitue l'une des caractéristiques de tout le picard; ainsi: "cose", chose, "buisse", tuyau de poêle, "castonade", cassonade, "chind", cendres; on peut ajouter tous les féminins en "-euse", les noms en "-age".

Ces faits peuvent être combattus par les réflexions de témoins très âgés (80 ans environ). Ceux-ci hésitent, mais certains pensent que, dans leur jeunesse, ils pourraient avoir entendu dire: *acater*, *toudis*, *querre*.... Pourquoi donc, alors, dans cette région, la disparition de ces mots a-t-elle été si rapide, si totale, alors que, dans les régions limitrophes, elle ne s'est pas produite?

Rappelons quelles communautés linguistiques composaient la population de cette région dans les siècles passés. Dans les campagnes vivaient, entremêlés, des flamingophones et des francophones, c'est-à-dire, à l'époque, des picards. Dans les bourgs (les villes sont petites et peu nombreuses) le français était plus usité. Comment la communication s'établissait-elle entre ces différentes communautés? Quel choix faisait le voisin flamand en s'adressant à son voisin picard et réciproquement? Comment s'est construite, au fil des années, une langue véhiculaire commune? Aucun témoin ne pourra relater les progrès, les reculs de chaque dialecte. La nécessité absolue de la communication l'emporte et on peut imaginer ce qui s'est passé en se référant à la situation actuelle des flamingants voisins, confrontés au même problème linguistique.

Tous, ou presque, sont maintenant bilingues. Nécessité oblige: rapports avec l'administration, les commerçants, les voisins. Quelle seconde langue vont-ils adopter? La langue qui est nécessaire actuellement pour se faire comprendre du plus grand nombre: le français. La situation est, certes, différente de celle décrite plus haut, car le picard avait une autre audience au XVIII^{ème} siècle. De plus, l'exigence d'une langue normative n'existait pas, ou, du moins, la référence à la règle était moins contraignante que de nos jours. Chaque parler apportait ainsi sa contribution dans

l'élaboration de la langue commune selon le libre choix de ses locuteurs. Ceux-ci adoptaient donc les éléments qui étaient les plus fréquents et les plus utiles dans leur vie quotidienne, qui convenaient le mieux à leurs habitudes articulatoires, qui étaient les plus expressifs. Ils ont, par conséquent, puisé dans le flamand, assez dense on peut le supposer, dans le picard en usage à l'époque dans ce territoire. Ce picard présentait certainement de nombreux points communs avec celui du Boulonnais, dans le vocabulaire surtout, mais aussi dans certains aspects phonétiques (consonne finale sonore), ce qui peut s'expliquer par les relations qu'entretenaient autrefois la terre de Marck, le Brédenarde (Audruicq, Zutkerque, Nortkerque, Polincove), le pays de l'Angle (Saint-Folquin, Sainte-Marie-Kerque) avec les comtés de Guînes et de Boulogne. Certains mots français se sont imposés (pourquoi ceux-là plutôt que d'autres?), mais remodelés et soumis aux lois phonétiques locales.

La comparaison avec le parler de l'Audomarois (dans la partie voisine située entre la ligne Nordausques-Ruminghem et Saint-Omer) permet aussi d'intéressantes observations. La proximité avec la Flandre est identique, le flamand y a été parlé jusqu'à une date plus récente que dans le Calaisis. Par contre, les pays de ce territoire étaient davantage tournés vers Saint-Omer et leurs relations avec l'Artois ont été plus anciennes et plus directes. Ces faits expliquent les ressemblances et les différences suivantes:

a) le vocabulaire flamand qu'on y relève est plus abondant que dans le Calaisis, mais il est souvent différent dans bien des cas, car la géographie, les activités rurales sont différentes;

b) le picard se rapproche de celui en usage en Artois, et, pour une raison difficile à expliquer, il semble s'être mieux maintenu que dans le Calaisis. Enfin, il n'existe pas cette catégorie de mots français qui ont remplacé les termes dialectaux. Le parler de cette région est ainsi composé de façon beaucoup plus nette, ou de termes flamands très proches du dialecte d'origine, ou de termes picards.

Que déduire de ces deux comparaisons? Le parler du Calaisis s'est construit à une époque où les langues étaient moins figées qu'aujourd'hui, mais le processus est identique. La cohabitation des trois langues: picard, flamand, français a abouti à un amalgame plus disparate que ce qui a pu se produire à une époque récente. La mosaïque formée par ces trois langues dans les siècles passés, l'absence d'homogénéité ont donné à ce parler une grande instabilité, une mobilité inconnue ailleurs. Ceci explique l'abandon de certains termes picards traditionnels, la préférence accordée à leurs équivalents français, enfin le maintien de quelques mots flamands. Cependant, le fond dialectal persiste, mais celui-ci est moins vivant par son vocabulaire que par sa phonétique. Quant à l'influence du flamand, il faudrait l'étudier dans la langue actuelle, plus dans les

intonations que dans les mots, et cela mériterait de faire l'objet d'une étude particulière.

Denise POULET
UNIVERSITE DE LILLE III

NOTES.

1 - De Bo. *Westvlaamsch Idioticon*, 2ème édition, Gent, 1892.

2 - flamand: ces mots ont été signalés par des flamingants contemporains.

3 - FEW. O. Bloch, W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris, 1968.

4 - Van Dale: *Groot Woordenboek der Nederlandse Tal*.

